

LE RENDEZ-VOUS DE FOLKESTONE

par

Patrick S. VAST

Ce texte a été publié pour la première fois dans le numéro 15 du fanzine fantastique XIXème siècle Le Calepin Jaune

Nous sommes aujourd’hui le 5 novembre 1912, et je pense qu’il ne me reste plus grand temps à vivre. Aussi, il me tarde de raconter l’étrange aventure qui m’est arrivée en janvier 1895, en compagnie de mon très grand ami Harold Mac Oldham qui a quitté ce monde il y a déjà plus de dix ans.

J’avais alors 55 ans, et un voyage d'affaires m’avait conduit de Boulogne-sur-Mer, la ville où je résidais, à Londres. J’avais pris soin d’envoyer une missive à mon cher Harold pour le prévenir qu’une fois mes obligations remplies, j’aurais plaisir à lui rendre visite à son domicile du 90 Wardour Street. Mais à mon grand étonnement, sa réponse ne fut guère très enjouée. Cela me contraria fortement, car j’avais toujours entretenu d’excellentes relations avec lui. Dans un premier temps, j’en vins à me demander si je ne risquais pas de le déranger, mais ayant toujours été de nature curieuse, je me décidai finalement à me rendre chez lui dès que j’eus réglé mes affaires.

Ce fut un Harold apparemment très fatigué qui m’ouvrit la porte. Son visage allongé, mangé par des favoris grisonnants, était pâle et creux ; mais ce qui me frappa surtout, ce furent ses yeux très cernés, comme s’il avait passé plusieurs nuits sans trouver le sommeil.

— Ah, bonjour, Sigismond, me dit-il, entrez donc.

Je parle l’anglais avec aisance, mais lorsqu’il me recevait, Harold avait toujours l’habitude de s’adresser à moi en français.

Son appartement était en désordre, ce qui ne fit que confirmer qu’il devait être perturbé. Il me proposa de boire le thé, ce que j’acceptai, et j’attendis dans le séjour, confortablement installé dans un fauteuil crapaud.

Mon ami venait juste de revenir en portant un plateau, lorsque soudain il se produisit quelque chose d’absolument étonnant.

Nous entendîmes en effet une musique des plus curieuses jouée probablement par un violon, et bientôt, une voix s'éleva dessus, chantant une mélodie insolite.

Harold resta immobile avec son plateau au milieu du séjour, et soupira :

— Voilà que ça recommence.

— Mais, qu'est-ce donc ? fis-je.

Harold soupira encore :

— C'est mon voisin du dessus ; un jeune homme qui a emménagé il y a deux semaines. C'est le fils de Lord Jagger, quelqu'un de très en vue à la cour de la reine Victoria.

— Ah oui ? fis-je. Mais il n'est pas seul pour jouer cette très étrange musique ?

— Non, répondit Harold, il y a un autre jeune homme qui partage son appartement.

Le curieux concert continuait, aussi insistai-je :

— Mais d'où sortent-ils cette chanson ?

— Oh, fit Harold, d'après ce que j'ai pu savoir, le jeune Jagger a beaucoup voyagé. Et il a même séjourné un certain temps dans nos anciennes colonies d'Amérique. Je pense que le chant que nous entendons actuellement vient probablement de là-bas.

— Ainsi donc, ce Jagger est un grand voyageur, repris-je, et son colocataire également ?

— Oui, à ne pas en douter, répondit Harold. Ce sont deux jeunes oisifs qui perdent leur temps dans des voyages inutiles ; qui errent, roulent partout où ils le peuvent. Mais comme on dit chez nous : « A rolling stone gathers no moss ».

— Ce qui équivaut à notre : « *Pierre qui roule n'amasse pas mousse* », fis-je.

— Très juste, Sigismond, déclara Harold.

Et il se décida à servir le thé.

Les deux trublions continuèrent de nous déranger pendant une bonne heure, puis cessèrent tout bruit.

Le soir même, Harold m'emmena dîner dans un restaurant de Picadilly Circus, et au retour vers dix heures, il se montra très contrarié. Comme je l'interrogeais, il me répondit :

— Mon pauvre Sigismond, je crains fort que vous ne puissiez dormir cette nuit.

Je sursautai.

— Pourquoi donc ?

Harold prit un air contrit pour répondre :

— Parce que le jeune Jagger et son complice risquent de nous offrir un concert nocturne. Cela leur arrive lorsqu'ils reviennent au beau milieu de la nuit de l'un de ces lieux de perdition où, paraît-il, ils vont jouer leur étrange musique.

Je ne voulus rien croire de ce que venait de me dire Harold, et me mis au lit en me persuadant que cela ne pouvait être possible.

Hélas, mon ami n'avait rien inventé. Nous fûmes tous deux bel et bien réveillés en sursaut alors qu'il était un peu plus de minuit. Nous ne parvînmes pas à nous rendormir, et nous retrouvâmes au petit matin fort désappointés. Harold m'avoua alors qu'il avait l'intention de déménager. Comme je comprenais parfaitement sa situation, je lui proposai en attendant qu'il trouve un autre appartement, de venir se reposer chez moi à Boulogne-sur-Mer. Je peux encore affirmer aujourd'hui, que de toute ma vie, jamais je n'ai fait autant plaisir à quelqu'un.

Il prépara ses bagages, régla quelques menues affaires, et en début d'après-midi, chaudement vêtus et munis chacun d'un sac de voyage, nous quittâmes son appartement. Et tandis que nous descendions l'escalier, nous croisâmes deux individus grands et maigres, dont la chevelure tombait en boucles sur le col de leur redingote. Je n'eus pas besoin de jeter ne serait qu'un coup d'œil à Harold, pour en déduire qu'il s'agissait des deux musiciens de l'étage du dessus, de ces « *rolling stones* » comme les avait si bien qualifiés mon ami.

Nous nous rendîmes jusqu'à Picadilly Circus où nous montâmes dans un fiacre qui nous mena à Victoria Station.

Nous pûmes acheter nos billets sans être obligés de faire la queue, et nous gagnâmes le train en partance pour Folkestone. Nous venions juste d'arriver sur le quai, lorsque la grosse locomotive noire qui allait tracter les voitures, cracha un épais panache de fumée.

Nous nous dépêchâmes de monter à bord, et nous installâmes dans un compartiment qui comptait déjà un voyageur. C'était un gentleman d'une quarantaine d'années portant des vêtements sans doute achetés dans l'une des meilleures boutiques de Londres, qui parvenaient à masquer un bedon naissant. Son visage était rond, agrémenté d'une moustache noire en accent circonflexe qu'il avait dû enduire de cire. Il était plutôt pâle, et d'après son regard, paraissait absent. D'ailleurs, il répondit à peine à notre salut. Mais à vrai dire, Harold et moi-même n'y fîmes pas vraiment attention, et nous assîmes l'un à côté de l'autre sur la banquette, après avoir rangé nos bagages.

Le train ne tarda pas à démarrer, et nous quittâmes petit à petit la capitale anglaise. J'entamai une conversation avec mon ami, et tandis que nous devisions, je jetai de temps en temps un regard à notre compagnon de voyage assis sur la banquette d'en face. Je dois dire qu'il ne paraissait pas très présent, et même plutôt rêveur.

Le train s'arrêta dans plusieurs gares, et nous venions de quitter depuis peut-être une dizaine de minutes celle de Paddock Wood, lorsqu'il se mit soudain à tanguer de toutes parts. Nous étions horriblement secoués, et surtout affolés, car on pouvait alors redouter un déraillement.

Pas plus qu'au moment des faits, je ne suis capable aujourd'hui de dire combien de temps dura cette situation. Mais je me souviens que tout cessa d'un coup, et que le train s'immobilisa. Ce que j'ai également en mémoire, c'est la réaction de notre compagnon de voyage qui était sorti de sa torpeur. Il ne cessait de s'exclamer « My God ! My God ! ». De plus, lui que j'avais trouvé assez pâle au départ de Londres, était maintenant livide.

Sous l'effet des secousses du train, la porte de notre compartiment s'était ouverte, et de notre place, on pouvait se rendre compte de l'effervescence qui régnait dans le couloir. Je me levai pour aller aux nouvelles, et vis aussitôt un agent des chemins de fer qui annonçait à la ronde que le train risquait de ne pas pouvoir repartir avant plusieurs heures.

Tout cela n'était guère réjouissant ; en effet, nous étions arrêtés en pleine campagne, la nuit hivernale commençait à tomber, et bien sûr nous n'allions pas arriver à temps à Folkestone pour prendre le bateau.

Je retournai dans le compartiment pour rapporter la mauvaise nouvelle, et le fis en anglais afin d'être compris de l'homme à la moustache cirée.

Celui-ci eut une vive réaction, et manifestement affolé, nous expliqua qu'il devait absolument être rendu à Folkestone, qu'il y avait un rendez-vous très important, à un endroit qui selon ses dires, s'appelait *White Castle*. J'essayai d'apaiser cet infortuné voyageur en lui expliquant que nous finirions bien par arriver à destination, mais dans un premier temps, mes efforts demeurèrent vains. Puis, petit à petit, il se calma, et contre toute attente, s'endormit profondément.

Harold et moi en vîmes à l'envier, car l'attente se prolongeait. Et nous patientâmes trois heures au bout desquelles l'agent du train cogna à la vitre de notre compartiment. Je me levai en même temps que mon ami pour aller lui ouvrir. Aussitôt, il nous expliqua que le train allait pouvoir repartir, qu'il n'avait subi aucun dommage. Comme je lui demandais ce qui s'était

exactement passé, l'employé des chemins de fer se montra très évasif. Je n'insistai pas, le principal étant que nous soyons enfin sortis de ce mauvais pas. Et alors qu'avec Harold je retournais prendre place sur la banquette, je sursautai en constatant que notre compagnon de voyage avait purement et simplement disparu.

— Mais où est-il ? fis-je.

— Incroyable ! s'exclama Harold.

— Mais il était bien assis en face de nous, poursuivis-je ; et en plus, il dormait. Il n'a quand même pas pu s'envoler !

Harold se laissa tomber sur la banquette, et j'en fis autant juste au moment où le train redémarrait.

— Incroyable ! s'exclama de nouveau Harold. Voyez-vous, mon cher Sigismond, j'ai beau être Écossais, je n'ai jamais réussi à croire aux fantômes.

— Et moi, Harold, je suis de la patrie de Descartes, aussi vous pensez bien que cette situation m'est intolérable.

Nous demeurâmes tous deux incrédules, fixant la banquette où en quelques secondes, un homme qui s'y trouvait endormi, s'était volatilisé. Nous évoquâmes bien une fuite par la fenêtre, mais cela ne tenait pas ; nous n'avions pas tourné le dos si longtemps que cela, pour permettre à un homme endormi de se réveiller, et de commencer à sortir de la voiture par ce moyen peu confortable. D'ailleurs, à bien y réfléchir, la corpulence de l'individu rendait impossible cette entreprise. Il s'était donc bien volatilisé sans même laisser le moindre bagage, voilà ce que devait admettre un Écossais qui ne croyait pas aux revenants, et un Français cartésien.

Quand nous arrivâmes enfin à Folkestone, il ne nous resta plus, bien évidemment, qu'à nous mettre en quête d'un hôtel. Cela fut aisé, il y en avait un juste à proximité du port de voyageurs. Fort heureusement, nous ne devions pas être beaucoup dans le train à nous rendre à Folkestone pour embarquer en direction de Boulogne, car nous pûmes louer sans problème deux chambres très confortables. Et la salle de restaurant où nous prîmes notre dîner ne comptait qu'une petite poignée de clients. Il faut dire que c'était la morte saison.

Et tandis que nous dégustions un excellent brandy en guise de digestif, je dis à Harold :

— Vous vous rappelez, mon ami, que l'étrange voyageur nous a déclaré qu'il avait rendez-vous à un endroit appelé *White Castle* ?

Harold posa son verre de brandy qu'il venait de terminer, et répondit :

— Oui, il me semble, mais pourquoi me demandez-vous cela, Sigismond ?

— Parce que j'ai bien envie d'aller y faire un tour, annonçai-je.

Harold sursauta.

— Mais vous n'y pensez pas ! s'exclama-t-il.

— Si, si, j'y pense tout à fait, dis-je. Je vous ai bien prévenu, mon ami, que j'étais un cartésien.

Et à ce titre, il me faut essayer de comprendre ce qui a pu se passer dans le train.

— Alors, à votre guise, déclara Harold d'un air résigné.

J'appelai aussitôt un serveur pour réclamer la note, et en profitai pour lui demander s'il savait où était situé *White Castle*.

Le chance était avec moi, car le serveur m'indiqua aussitôt le chemin à suivre pour atteindre ce qui était le manoir de Lord Richards, situé à peu de distance de l'hôtel.

Je dois dire que ce ne fut pas vraiment de bon cœur qu'Harold accepta de m'y accompagner, d'autant qu'il se demandait comment on allait pouvoir présenter l'affaire à Lord Richards.

Je m'efforçai de le tranquilliser en lui promettant que je me chargeais de cette délicate question, et nous nous mîmes en route.

Nous empruntâmes un petit chemin qui serpentait au sommet d'une falaise, et il me faut préciser que de cet endroit, nous devons affronter un vent glacial qui nous obligeait à tenir fermement d'une main nos melons, afin qu'ils ne s'envolent pas. Nous arrivâmes transis au manoir, où nous fûmes tout d'abord reçus par un domestique très peu avenant. Comme je l'avais promis à Harold, je pris les choses en main, et après avoir décliné mon identité, je déclarai que je souhaitais rencontrer Lord Richards au sujet d'une affaire très importante.

Le visage fermé, le domestique hocha la tête, puis nous fit entrer dans le hall et nous pria d'attendre quelques instants.

Ce ne fut pas long, et un homme de très haute taille et incroyablement maigre, arriva. Il flottait dans sa redingote, et l'on eût pu croire que ses os sans aucun doute fragiles, risquaient à tout moment de se briser lorsqu'il marchait.

— Monsieur Dubois ? fit-il à mon encontre.

— Exactement, répondis-je.

Lord Richards m'adressa un léger hochement de tête, puis procéda de même avec Harold, nous

saluant ainsi selon les us et coutumes britanniques qui n'intègrent pas la très française poignée de main.

— Charlie, mon domestique, m'a informé que vous vouliez me rencontrer pour une affaire très importante, poursuivit-il dans un français des plus corrects.

Le moment était donc venu pour moi de me lancer. Je dois avouer que je ne le fis pas sans une certaine appréhension.

— Oui, commençai-je, je crois que vous aviez rendez-vous aujourd'hui même avec quelqu'un...

Lord Richards ne cacha pas son étonnement ; la surprise se lisait très bien dans ses yeux qui paraissaient profondément enfoncés dans son visage ascétique.

— Rendez-vous avec quelqu'un ! s'exclama-t-il. Mais avec qui ?

Je me raclai la gorge.

— Eh bien, avec un homme qui se trouvait dans le train en provenance de Londres. Un homme avec une moustache, comment dire... cirée, oui c'est cela, enduite de cire...

— Heavens ! s'écria presque Lord Richards. Vous voulez sans doute parler de Sir Whyman ?

— Heu, oui, fis-je d'un ton très hésitant.

— Il est vrai que j'avais rendez-vous avec lui, reprit Lord Richards. Seulement, c'était il y a dix ans !

— Dix ans ! m'exclamai-je.

— Oui, dix ans, confirma Lord Richards. C'était très exactement en janvier 1885. Et d'ailleurs, je me demande bien si ça ne fait pas tout juste dix ans aujourd'hui. Oui, Sir Whyman devait acheter mon manoir. Et nous avions rendez-vous ici même. Selon ses dires, il était un fervent adepte des chemins de fer, et m'avait prévenu qu'il se rendrait par ce moyen à Folkestone. Mais, ce jour-là, le train en provenance de Londres a déraillé, causant de nombreux morts.

J'étais abasourdi. Je trouvai quand même le moyen de me reprendre.

— Et Sir Whyman en faisait partie ? hasardai-je.

Lord Richards me fixa, ce qui, je dois l'avouer, me fit frémir. Mais je frémis davantage lorsqu'il lâcha :

— Non, il ne faisait partie ni des morts, ni d'ailleurs des blessés. Lors de ce déraillement, Sir Whyman, s'est, ah, comment dites-vous cela en français ? Il s'est... il s'est, volatilisé ; oui, c'est

je pense le mot que vous employez, il s'est volatilisé. On ne l'a plus jamais revu. Mais peut-être êtes-vous venu m'annoncer qu'on l'a enfin retrouvé ?

— Heu, non, fis-je, très embarrassé.

Il fallait que je m'explique, aussi décidai-je d'avoir recours à un mensonge.

— On ne l'a pas retrouvé, continuai-je. Seulement, j'ai été moi-même en affaire avec lui par le passé, et je cherche à retrouver sa trace. Or, comme lors de mon enquête j'ai été amené à connaître votre existence...

— Ah, je vois, fit Lord Richards. Mais malheureusement, Monsieur Dubois, je ne pourrai vous être d'aucune aide. Je crois qu'il faut admettre que Sir Whyman a bel et bien disparu il y a dix ans, même s'il est impossible de trouver une explication à cela.

Sur ce, Lord Richards nous souhaita une bonne nuit, et nous prîmes congé.

Si certains souvenirs ayant trait à cette incroyable affaire sont devenus au fil du temps plus ou moins précis, j'ai toutefois gardé parfaitement en mémoire le retour vers l'hôtel.

Je restais totalement silencieux, et il en était de même d'Harold. Je pense que comme moi, il frissonnait, mais pas seulement à cause du froid glacial qui sévissait sur la falaise. Et, en supposant que le souffle bruyant du vent n'eût pas rempli nos oreilles, alors, je suis persuadé qu'à ce moment-là, nous eussions parfaitement entendu nos dents claquer... d'effroi !